

Dans la soirée, arrive un courrier du général Forey. Mais le général ne nous dit rien; c'est donc très important. Et dès le lendemain, il me prescrit de prendre d'urgence tous les renseignements possibles sur trois lignes de terrain situé entre Amozoc et Puebla. C'est donc là que nous allons nous porter. Ma mission remplie, le général satisfait, je remanie en conséquence nos plans de Puebla.

C'est décidément le 16 mars que nous nous présenterons devant la fameuse forteresse qui porte bien mal à propos depuis quelque temps le nom céleste de *La Puebla de los Angeles*, la ville des Anges, et que messieurs les militaires qui vont la défendre nommeront bientôt, avec une modestie peu ordinaire : « Sarragoza ». Ce sera bien le 16 mars, et nos déserteurs, au moins, n'auront pas trompé le général Ortega, leur nouvel ami.

Notre dernière journée à Nopalucan fut pour nous tous d'une gaieté folle. Les dysenteries ont disparu, les chevaux sont en forme excellente et nous préparons tout pour la mise en route de nos impedimenta. Du reste, l'artillerie, le génie, les convois, tout ce qui est lent à démarrer d'un cantonnement prolongé, partent pour aller se grouper à 5 kilomètres sur la route à suivre.

Le 15 mars, la 1^{re} division quittait Nopalucan.

CHAPITRE XII

SIÈGE DE PUEBLA

Départ de Nopalucan. — Défilé del Pinal. — Acajete, concentration de la division. — Le 16 mars, concentration du corps expéditionnaire. — Amozoc. — Reconnaissance du général Bazaine. — 18 mars, investissement de la place. — Défilé de la 1^{re} division devant Puebla. — Grand quartier-général au Cerro San-Juan. — Aspect de Puebla. — Quartier-général de Mayorasgo. — Reconnaissance du 20 mai. — Etang de San-Balthazar. — La cavalerie mexicaine. — Reconnaissance offensive du 21 mars. — Amatlan. — Reconnaissance du 22 mars. — Le village de San-Balthazar. — Combat de cavalerie à Cholula. — Concentration des troupes pour le siège. — Ouverture de la tranchée, 22 mars.

Le 15 mars, dès l'aurore, le général voit défilér toutes les troupes, alertes et heureuses enfin de marcher... pour avancer. Puis il va prendre la tête et, pour franchir les immenses assises volcaniques de la Malinche, nous nous engageons dans l'interminable défilé del Pinal, affreux coupe-gorge qui depuis longtemps fut la terreur des voyageurs, pillés et massacrés par les Plateados dont les exploits sanguinaires sont jalonnés dans tous les replis du chemin par des croix funéraires qui gardent leurs victimes.

En sortant du défilé, nous débouchons dans une vaste plaine hérissée de grands aloès à pulque et encadrée par la Malinche et un horizon de montagnes dont les collines de Puebla forment les premières assises. Puis nous arrivons à Acajete où doit camper la division; dans ce malheureux village presque abandonné, le général loge chez le Padre, bon curé qui nous reçoit avec empressement dans un immeu-

ble recélant sous des dehors austères des cours et des jardins fleuris d'orangers.

Durant toute la journée, nos colonnes arrivaient et s'établissaient autour du village, ainsi que les troupes de Marquez. Une note peu ordinaire caractérisait la colonne du convoi : c'était la procession des gabions, ces grands cylindres en clayonnage qui forment la base des tranchées. Qu'on se figure, en effet, l'étrange physionomie d'un monome de plus de mille Indiens trottant sur la route, la tête coiffée d'un ou deux gabions qu'ils devaient porter jusqu'à Amozoc, moyennant un réal (12 sous) par gabion.

Nous approchions du point de concentration de tout le corps expéditionnaire et, entrant dans la zone de la tactique, notre ordre de marche était réglé par le commandement en chef. Nous devons nous porter sur Amozoc, puis sur Las Animas, en vue de Puebla, en trois colonnes précédant le convoi et suivies par la division Marquez; ces colonnes rejoindraient la division Douay. Le corps expéditionnaire tout entier viendrait ainsi se masser devant l'orgueilleuse forteresse pour lui faire le « salut des armes ».

Le 16 mars, avant le jour, le général part en tête de sa première colonne, presque toute de cavalerie, suivie par ses deux brigades d'infanterie. Il fait très froid, mais nos cœurs brûlent d'émotion.

On marche rapidement, ne faisant que de très courtes pauses et, avant 9 heures, nous entrons à Amozoc. Nous n'avions pas perdu de temps pour arriver au rendez-vous, à la bataille peut-être ?

Le général en chef a couché à Amozoc, mais il est en reconnaissance devant Puebla. La division Douay y a passé la nuit et va se porter en avant pour prendre position aux abords de la place que, décidément, l'armée mexicaine paraît résolue à défendre énergiquement.

Amozoc est une simple petite ville, comme Pérote et Nopalucan; mais elle a un aspect étrange et absolument guerrier que lui donnent la réunion de l'armée française dans

ses murs, et les ouvrages de fortification qui ont transformé ses rues et ses places, coupées en tous sens de fossés, de barricades, de batteries. Partout c'est une accumulation de matériel de guerre, de chariots de toutes espèces, au travers desquels s'agitent des soldats de toutes armes, à pied ou à cheval. Quant à la population, très clairsemée du reste, elle contemple avec insouciance toute cette agitation militaire.

Nous nous installons provisoirement dans une maison que venait de quitter le général Douay; mais nous nous bornons à y déposer nos menus objets personnels et à y faire reposer nos chevaux, car nous ne devons pas rester longtemps. En attendant le retour du général en chef, nous allons au bureau de l'état-major général où nous examinons tous les plans qui ont été faits sur Puebla. Tous ces travaux me paraissent être de second ordre, insuffisamment positifs et pas sérieux. Je constate qu'on a laissé de côté le travail que j'avais envoyé à ce sujet et qu'on le traite avec dédain. Je soutiens mon œuvre et j'en appelle à la vérification *de visu* pour en démontrer l'exactitude. Plus tard, on me rendit la plus éclatante justice.

Le général devait déjeuner avec le général Forey; craignant d'être indiscret, il ne garda avec lui qu'un aide de camp, le camarade Willette, et me laissa déjeuner avec les officiers de l'état-major général. Si je perdis à la qualité du repas, je trouvai une large compensation dans la promptitude avec laquelle on se mit à table. Du reste, quand le général en chef arriva, il eut l'amabilité de se plaindre de ce qu'on m'avait volé à lui. Je remerciai de tant de bienveillance; mais je continuai à déjeuner.

Pendant ce temps, toute la 1^{re} division traversait la ville et défilait sur la place. A 11 heures et demie, après avoir pris congé du général en chef et reçu ses ordres, le général Bazaine remonte à cheval et nous prenons la route de Puebla.

Cette route est encombrée de troupes et nous cheminons

dans un nuage de poussière; nous traversons le petit village de Las Animas où se trouvent déjà les premières troupes de la division. Le général donne l'ordre de continuer et prend la tête de la colonne. Un peu plus loin, au village de Chachapa, nous trouvons une partie de la 2^e division qui semble établie sur la droite de la route. Nous continuons à avancer et, tout à coup, entre deux grosses collines qui se dressent devant nous et masquaient l'horizon jusqu'alors, nous apercevons Puebla. Cette apparition nous arrache des exclamations de joie.

Ses clochers s'élèvent majestueux et sévères au-dessus d'une nappe blanche que présentent les maisons de la ville, étendue au pied de la sombre colline de Guadalupe. Nous approchons du Cerro Amalucan, une des deux collines qui se dressaient devant nous. Des troupes françaises en occupent le sommet et la route est gardée par le bataillon des fusiliers-marins, les mêmes qui combattirent à Guadalupe, il y a près d'une année. Arrivé à leur avant-poste, le général met pied à terre et procède à une reconnaissance optique du terrain qui nous sépare de la forteresse et où on aurait pu espérer trouver l'ennemi nous livrant bataille. Mais rien ! tout est désert; la route est droite et solitaire.

A quelques centaines de mètres en avant, s'élèvent deux grandes colonnes qui forment la garita d'Amozoc; un petit pont les procède en franchissant une barranca qui eut été une ligne de défense redoutable pour nous, si les Mexicains avaient osé nous offrir le combat en rase campagne. Et au lieu de leur armée si orgueilleuse se cachant derrière des murailles, nous ne voyons là qu'un avant-poste mexicain qui, du reste, ne donne aucun signe de vie; on découvre, sur la droite, le fort de Guadalupe affectant la même indifférence sournoise. Il croit sans doute que nous allons recommencer l'héroïque folie de l'année précédente ? Quelle naïveté ! On n'entend aucun bruit; tout semble mort dans cette grande ville. Cependant, avec nos jumelles, nous découvrons quelques cavaliers ennemis qui s'avancent sur notre droite,

en partie masqués par une ligne de broussailles. Le général était seul avec nous et très en avant du petit poste de nos marins; mais derrière arrivaient nos chasseurs à pied; alors il envoya chercher quelques hommes que je conduisis en avant, en les dissimulant derrière des aloès bordant la route; je fis envoyer aux cavaliers mexicains trop curieux quelques coups de carabine qui les firent disparaître rapidement, emportant notre étrenne du feu.

A notre gauche, s'élevait un gros mamelon, isolé comme une verrue au milieu de la plaine, et en avant de lui, apparaissait la grosse hacienda de Los Alamos peu éloignée de la route et située sur le bord d'une barranca se dirigeant vers Puebla. Enfin, au Sud de cette hacienda se dressait le gros massif des monts Tepozutchil, séparés de la plaine et des abords du Puebla par une grosse barranca; du haut de ces hautes collines on devait dominer toute la place; on n'y voyait pas trace de Mexicains.

Le général qui, évidemment, a reçu l'ordre d'assurer l'investissement de la place dans cette partie de ses abords et d'attirer l'attention de l'ennemi pendant que le général Douay va contourner Puebla par le Nord, a promptement jugé la position et le parti qu'il en peut tirer pour rester sur une défensive menaçante devant retenir sur le front qui lui fait face la majeure partie de la garnison, ce qui rendra moins dangereuse la marche de flanc que la 2^e division exécute autour de la place.

Le général Bazaine envoie le 7^e bataillon de chasseurs occuper la ferme de Los Alamos; il établit le 20^e bataillon de chasseurs sur le gros mamelon qui est en arrière et les tirailleurs algériens sur le Cerro d'Amalucan et à l'hacienda qui est au pied. La route est absolument défendue et la 2^e division peut continuer son mouvement enveloppant. Enfin, pour donner un point d'appui aux deux antennes qu'il a établies des deux côtés de la route, le général place le 95^e à cheval sur la grande route en arrière des deux positions avancées; une section d'artillerie renforce cette première

ligne de résistance offensive d'où on peut surveiller tout ce qui se passera dans la place.

Quant à moi, toutes ces dispositions me procurèrent bon nombre de courses, dont la plus intéressante fut celle qui me fit grimper sur le Serro de Las Navajas, voisin de Los Alamos, pour y installer le 20^e bataillon et donner les instructions au poste-vigie qui fut établi au sommet. De ce point élevé, je pus voir toute la ville de Puebla à mes pieds et en examiner les détails. La place continuait à se maintenir dans une torpeur absolue. On eut dit une nécropole; c'était sinistre !

Lorsque ces dispositions tactiques furent prises, la nuit approchait et le général se rendit à l'hacienda de San-Bartholo, à 1.800 mètres en arrière du Serro de Las Navajas et à peu de distance de la grande route. Il y établit son quartier général entouré des camps de tout le reste de sa division.

Le grand quartier général et tous les services qu'il comportait restaient à Amozoc.

La nuit fut pluvieuse, mais le réveil du 17 mars se fit par un temps radieux et la nature n'en était que plus brillante plus fraîche, plus souriante. Du haut de la terrasse de l'hacienda, je restais fasciné par le panorama qu'elle m'offrait. Les deux grands monts du Popocatepelt et de l'Ixtaxyhualt dressant à l'horizon leurs masses couronnées de neige, semblaient nous opposer une barrière infranchissable; ces deux géants avaient l'air de poser en colonnes d'Hercule; émergeant d'un immense voile de brume couleur de flots lointains, ils semblent descendre du ciel. Plus près de moi, se dressent les lourds Cerros d'Amalucan et du Tepozutehil qu'on croirait avoir été placés comme sentinelles avancées de Puebla, si on n'y voyait les blanches tentes de nos soldats. Entre ces deux lourdes masses, se détache le Serro sombre de Guadalupe, et s'élèvent avec une fierté presque provocante les clochers et les dômes dorés de la Ville des Anges.

Tout est paisible, tout est souriant, et on a peine à croire que, sur l'ordre d'un seul homme, tout ce calme, toute cette sérénité, peuvent être troublés par le choc effroyable de 50.000 soldats et le tonnerre de 300 bouches à feu. Et pourtant ils sont là ces soldats et ces canons qui attendent l'ordre de cet homme !

En effet, à 7 heures, le général monte à cheval pour faire une grande reconnaissance, emmenant avec lui : un bataillon du 3^e zouaves, le 20^e bataillon de chasseurs, une section d'artillerie de montagne, toute sa cavalerie et l'escadron mexicain de Trujeque; une colonne légère s'il en fut.

Au départ nous suivîmes la route de Puebla pour la quitter à hauteur de l'avenue conduisant à la ferme de Los Alamos; à ce moment nous passions entièrement sous le feu du fort de Guadalupe et absolument à découvert. Mais les canonnières mexicains ne daignèrent pas donner signe de vie et les embrasures du fort restèrent muettes. Néanmoins, ce passage paraissant fort dangereux pour nos communications avec la région sud de la forteresse, le général donna l'ordre d'y établir une coupure avec tranchée et une forte gabionnade pour couvrir ce point.

Puis, nous franchîmes la grosse barranca à Alamos, sur un pont étroit mais solide; et, prenant une partie du 7^e bataillon de chasseurs établi à l'hacienda, le général l'emmène pour la mettre en position sur le Serro Tepozutehil afin de couvrir sa reconnaissance. Au sortir même de la barranca, l'énorme massif montagneux du Tepozutehil forme une barrière de plusieurs kilomètres d'étendue, qui n'a jamais pu être franchie et qui ne permet pas de gagner la région sud de Puebla sans passer sous le feu de ses canons. Les Mexicains ont bien compté sur cet obstacle naturel pour empêcher l'investissement du côté sud; mais ils ont affaire à un vieux soldat de la Kabylie, et Bazaine ne s'embarrassera pas d'une pareille difficulté; s'il ne peut la tourner, il passera dessus; c'est, en effet, ce qu'il fit, en traçant en terrain naturel un itinéraire souvent serpentant et dont les

rampes pouvaient être accessibles aux voitures, en utilisant avec art les ondulations orographiques, si tourmentées qu'elles fussent, et même parfois les barrancas ravinées qui déchirent en tout sens les flancs rapides de ce massif montagneux; grâce enfin aux travaux que faisait le génie à mesure que la colonne avançait, on parvint à atteindre le sommet d'une grande croupe dominant toute la plaine de Puebla et la ville elle-même; c'est là que le général établit ses chasseurs à pied. Pendant que le génie entaillait quelques escarpements et nivelait le sol pour permettre à nos mulets d'artillerie de gravir les pentes les plus dures, le général s'arrêta assez longtemps pour contempler Puebla.

L'aspect de la ville, dans laquelle plongeaient nos regards indiscrets, était des plus suggestifs. Laissant de côté, dans cette reconnaissance purement guerrière, la poésie qu'inspirait l'effet saisissant de ses 80 églises avec leurs innombrables coupes et clochers miroitant sous les feux du soleil, nous contemplions avec un intérêt particulier le spectacle étrange et caractéristique de l'animation, de l'agitation fiévreuse plutôt, qui vivifiaient les rues et les places. De tous côtés circulaient des troupes, couraient des cavaliers; c'était un va et vient constant entre la ville et les forts, principalement ceux de Loreto et de Guadalupe, situés sur les hauteurs. Cette garnison semblait affolée, en proie au vertige. Evidemment elle s'attendait encore de notre part à une attaque de vive force, et la présence des troupes du général Douay menaçant le Nord de la place leur inspirait les plus grandes craintes de ce côté. En tout cas, ces fameux guerriers nous firent l'effet de perdre un peu la tête. Ils nous offraient une représentation générale de leur activité à courir aux armes qui n'était pas banale. Malheureusement ce n'était qu'une pantomime car nous n'entendions ni les voix ni les cris.

Ainsi édifiés, nous nous remettons en route en contournant le Serro Tepozutchil afin de dissimuler autant que possible notre route des vues de la place. Après une marche pénible

et incertaine, nous descendons dans une petite vallée débouchant sur le Rietto de la Garita. Celui même qui, en amont, sépare de Puebla notre zone d'investissement. Dans son parcours au pied du massif Tépozutchil, ce petit cours d'eau, venant du Nord, coule au fond d'un ravin resserré entre des falaises de rochers à pic, à peu près infranchissables; mais la vallée qu'il parcourt et celles qu'il reçoit de la montagne sont très fraîches, très boisées et couvertes de broussailles; nous cheminons prudemment dans ces terrains difficiles. Une grand'garde de cavalerie mexicaine s'y trouvait en effet, mais s'enfuit à notre approche en nous honorant de quelques coups de feu inoffensifs. L'heure était venue de détendre les ressorts; le lieu était propice : eau vive, vertes pelouses, fraîcheur partout; le général ordonna de faire la grand'halte; des petits postes de zouaves furent placés en avant pour éviter toute surprise et pouvoir déjeuner à l'aise. Tout à coup le crépitement de la fusillade nous fit dresser agréablement les oreilles; nous supposions pendant un instant qu'on nous attaquait. Il n'en était rien cependant et nous nous remîmes aux douces préoccupations du déjeuner. Les Mexicains nous firent seulement les honneurs d'une fantasia. L'incident, en effet, était plutôt divertissant; une centaine de cavaliers étaient apparus sur le bord du plateau situé de l'autre côté de la barranca du Rietto, et là faisaient caracolier leurs chevaux, nous menaçant du poing, nous couvrant des injures les plus grossières. Ces démonstrations manquaient absolument de dignité. Des bravades, soit; mais pas des injures. Nos zouaves étaient embusqués dans la broussaille et attendaient que quelqu'un de ces amateurs voulut bien s'approcher à portée de carabine; mais ils n'eurent pas cette satisfaction.

Cependant le général, qui voulait examiner les caractéristiques de la barranca du Rietto, en remontant vers Puebla, dut s'avancer sur les croupes qui la dominent et s'en approcher le plus possible. Pendant que nous faisons cette pointe, quelques zouaves furent envoyés dans le ravin pour le fouil-